

Dominique Deconinck

Transhumanité

Cycle de la Singularité



DDk *Anticipation ...*

Du même auteur :

- Un roman coécrit : *Connexions dangereuses* publié en 2000 aux éditions Méréal sous le pseudonyme Miriam Okerman,
- Une nouvelle, *la crevette malicieuse et la loi d'Erlang*, premier prix de la nouvelle 2010 de la maison de la culture d'Issy les Moulineaux,
- Une nouvelle, *il sentait bon le sable chaud*, nominée en 2012 lors d'un concours organisé par les éditions Harlequin.
- Posthumanité (Cycle de la Singularité), fin 2017

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les dieux n'étant plus et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été.

Gustave Flaubert (1821 -1880)

Il faut de la rouille, être acéré ne suffit pas sinon on dira toujours de toi, il est trop jeune.

Friedrich Nietzsche (1844 - 1900)

Sommaire

Avant-propos

Première Partie : Avant la singularité

Chapitre 1 : Le Lac Noir

Chapitre 2 : La Fin des Nations

Chapitre 3 : En Mer Noire

Chapitre 4 : Quelques Graines

Chapitre 5 : Interfaçage

Chapitre 6 : Les Méduses

Chapitre 7 : Houston

Annexes

Personnages et Noms propres

Quelques Abréviations

Lieux

Evolution des flops dans le temps

Avant-propos

Figurent en fin de livre :

- Une liste des personnages et de leurs fonctions,
- Une autre rappelant les principaux lieux où l'action se déroule,
- Un tableau indiquant l'augmentation de la puissance des ordinateurs au cours du temps.

De nombreuses références parsèment les pages que vous allez parcourir : vous pouvez tout à fait ne pas en tenir compte si vous souhaitez lire ce livre comme un simple roman.

Première Partie : avant la singularité

Chapitre 1. Le Lac Noir

La saison sèche allait sur sa fin. La tribu s'était installée là depuis quelques générations, elle profitait des terres grasses, du climat doux, du gibier aussi. Au fil des saisons les hommes chassaient les bisons, pêchaient les grosses carpes du lac, les femmes cueillaient framboises et mûres, gardaient quelques chèvres et s'essayaient à semer des céréales. En cette fin d'après-midi, l'arrivée des chasseurs fut annoncée par leurs cris joyeux. Ils ameutaient femmes et enfants par leurs chants guerriers et apparurent au loin dans les jeux d'ombre et de lumière des feuillages, éclaboussés de sang. Ils brandissaient la tête de l'ours qui depuis trop longtemps rôdait dans la forêt, il avait tué tant de chevreux et pris l'enfant de Lilian. La tribu s'était enfin vengée.

Une adolescente sortit de la case de torchis. Elle écoutait presque indifférente, la mélodie lancinante célébrant la mort de l'animal puis la fête naissante et la joie environnante, les battements de tambour, les chants qui bientôt couvriraient les bruits de la nature. Elle courut furtivement vers la hutte voisine.

— Arvulian ! Viens ! Ils en ont pour la nuit à fêter l'ours. Allons chercher les Fruits.

— Tu es folle ! C'est interdit. Tu sais ce qu'on risque.

— Ecoute, je t'ai fait goûter le Fruit de Vie, tu te souviens. Arvulian n'oubliait pas le jour où il avait découvert la nudité de Milia, la folie et l'assurance données par les graines. Il la regarda, soupira, sentiments ambivalents entre joie et crainte. Il voulait, c'est sûr, retrouver le bonheur de goûter

chaque parcelle de la peau de son amoureuse mais il n'aurait pas le droit de toucher au fruit avant vingt lunes si le chaman le lui permettait. Cette peste adorée de Milia en avait chipé au sorcier juste après la dernière récolte.

Elle lui avait fait découvrir leur effet. Il s'était senti heureux, brave, n'avait pas dormi pendant une nuit pleine, riant de tout, découvrant l'amour encore et encore. L'envie était trop forte, l'occasion ne se représenterait pas avant longtemps ! Il acquiesça ; elle aurait voulu sauter de joie, elle se contenta de lui prendre la main, l'entraîna en courant le dos courbé vers les fourrés proches. Les chants scandés s'effacèrent bientôt, étouffés par la végétation. Ils coururent longtemps. Arvulian, prenait de l'avance. Il reconnut l'ultime relief avant le rivage, accéléra, le gravit et s'arrêta net. L'eau était trop proche. Les arbres aux Fruits de Vie étaient là, le feuillage rouge, cuivré, les grappes denses de baies d'un violet profond encore visible dans le crépuscule naissant, leurs troncs n'auraient pas dû baigner dans l'eau ... Milia le rejoignit, elle aussi était troublée.

— Tu as vu !

Elle observait les vaguelettes qui se succédaient, grappillaient la terre, ne reculaient jamais. L'eau ne cessait de monter ...

— J'ai peur Arvu, viens, partons !

Elle, si entreprenante quelques instants plus tôt, tirait sur sa main pour l'obliger à fuir.

— Non, Milia, l'eau avance ! Bientôt les arbres seront engloutis ! Tout disparaîtra. Nous devons faire la récolte tout de suite.

— C'est Reck, seul notre chaman peut faire ça, nous ne pouvons pas, c'est interdit.

— Si je ne les cueille pas maintenant les Fruits de Vie auront disparu avant demain ... bien avant.

Il courut vers l'eau, sa besace à la main. Elle le suivit, réticente tout d'abord, puis, plus rassurée par sa présence que par le miracle maudit du lac, le rejoignit. L'eau

atteignait leurs hanches lorsqu'ils parvinrent aux arbres sacrés. Ils remplissaient leurs sacs, saisissaient au plus vite les baies, grappe après grappe, bien loin des rituels. Ils pataugeaient d'arbre en arbre, arrachant tout ce qu'ils pouvaient par larges poignées. Lorsque les besaces furent pleines, l'eau avait atteint leur poitrine. Ils regagnèrent alors la berge, épuisés et s'affalèrent sur le sol. Ils regardaient le feuillage rougeoyant des arbres sacrés qui commençait à disparaître sous l'onde dans l'obscurité naissante voilée par les nuages. Les branches et leurs reflets étaient engloutis dans l'eau sombre. Arvulian ouvrit son sac, posa une baie sur les lèvres de Milia. Elle sourit, la mâcha, retrouvant ses forces, sa gaïté. Il fit de même. Il frôla son sein nu, elle se tourna vers lui, approchant ses lèvres, ses doigts cherchaient déjà le sexe du garçon.

— Non !

Il se leva violemment devant son regard étonné.

Elle n'eut pas besoin de poser de question : les premières vaguelettes léchaient ses pieds.

Ils coururent portés par la peur, la volonté de prévenir leur peuple, soutenus par la drogue. Enfin les chants ! Ils arrivaient. Milia lui prit le bras.

— Arvu, nous devons cacher les Fruits.

Il se tourna vers elle.

— Non, je dois les donner à Reck, ce sont les derniers. Il n'y en aura peut-être plus. Le village ...

— Fais attention. Lui seul peut faire la récolte. Je t'en prie ne dis rien Arvu !

Elle tentait de le retenir, s'accrochant à son bras. Ils se rapprochaient toujours, bientôt elle le lâcha.

— Ne fais pas cela, il ne te pardonnera pas...

La fête allait crescendo. Le chaman avait sans doute distribué une baie à chacun. Arvulian s'avança dans la clairière, luisant de sueur.

Il parvint près du feu et cria :

— Le Lac Noir il monte vite. Il va nous tuer.

Le chaman sursauta, écarta les danseurs.

— Que faisais-tu au Lac ? C'est quoi cette besace ?

Il l'arracha si violemment des mains de l'adolescent qu'elle se déchira : les fruits roulèrent à leurs pieds. Le silence se fit, glacial.

— Qu'as-tu fait ?

— L'eau monte elle sera là très vite, je vous en supplie croyez-moi ...

— Sacrilège, tu n'as pas le droit ! hurla le chaman.

— Je vous le dis, l'eau mange la Forêt Sacrée, elle noyait les Fruits. Je les ai sauvés.

— menteur ! Tu as volé le trésor de la tribu.

Tous formaient maintenant un cercle autour de l'homme aux cheveux blanc et du garçon.

Un couple arriva.

— Le lac ! Il est au pied des bouleaux.

La tribu se tut. Les craquements du feu, de brusques bruissements d'ailes et soudain un clapotis s'installèrent. Les premières gouttes d'une pluie inattendue ajoutèrent leur crépitement aux autres bruits. Les villageois étaient pétrifiés. Son sac de cuir à la main, Milia, comprit qu'elle aussi pouvait être accusée ; elle recula de quelques pas, disparut du cercle illuminé par le feu, souleva les branches du gros laurier, trouva sa cachette. Elle creusa parmi les racines pour dénicher son bien le plus précieux, une mince feuille d'or, futur bijou d'alliance, offerte par le guerrier qui serait devenu son mari s'il n'avait pas péri à la chasse. Elle posa les graines sur la surface dorée, la replia avec soin, la glissa dans la sacoche et l'enfouit à nouveau. Elle revint bientôt. Seuls les plus jeunes étaient restés près des huttes. Après quelques questions elle sut que les adultes marchaient vers le lac. Elle courut pour les rattraper, se fiant au son de leurs voix pour se diriger. Epuisée, elle accélérât comme elle le pouvait. La pluie s'intensifiait, elle l'avait depuis longtemps détrempée. Milia arriva enfin au niveau de la tribu. Tous regardaient en direction du soleil

couchant. De la forêt sacrée ils ne virent rien sinon quelques remous. Ils étaient là, debout, loin de la fête, le sang de l'ours se mêlait à la boue en longues traînées sur leur corps. Les peaux de bêtes pendouillaient, ils paraissaient misérables, ils l'étaient et ne le savaient pas encore... Un guerrier se baissa, attrapa un poisson qui se cabrait. D'autres observaient le rivage envahissant. Ce n'était pas un poisson mais des centaines qui gisaient à leurs pieds. Une vieille femme assoiffée par la marche, s'accroupit, mit ses mains en coupe, apporta l'eau à la bouche la recracha aussitôt :

— C'est salé !

Les autres se penchèrent à leur tour. Elle avait raison. Après un long silence une voix s'éleva.

— Arvulian ! Il a commis un sacrilège, les esprits se vengent.

Des grondements lui répondirent.

— Il doit mourir ! Sacrifions-le au Lac Noir.

Ils repartaient, déterminés.

L'adolescent épuisé, s'était assis sur le seuil d'une hutte, attendant avec une crainte mêlée d'impatience le retour des siens. En percevant les cris il s'ébroua et entrouvrit les yeux. Il reçut un coup de pied en plein ventre, gémit avant d'en recevoir un second puis tant d'autres. Lorsqu'il revint à lui il était attaché les membres en croix adossé à la butte sur laquelle le village était bâti.

—Arvulian.

Il sentit une présence. Lorsqu'il ouvrit les yeux il devina un visage flou nimbé de blanc. Il reconnut enfin Reck. Le chaman se pencha sur lui et murmura.

— Je ne sais pas ce qui arrive. Je ne crois pas aux dieux, peut-être en la fatalité. La tribu a besoin d'un coupable, je dois t'offrir au lac et je ne peux pas me dérober. Milia a su se protéger mieux que toi.

— Elle n'y est pour rien souffla Arvulian.

Le sorcier posa la main sur la bouche de l'adolescent.

— Elle t’a emmené, je le devine. Ton sacrifice les apaisera un temps.... Si tu l’aimes, ne dis rien, prends cette graine. Broie-la avec tes dents, ta mort sera moins douloureuse. Peut-être sera-telle plus douce que notre vie à venir ...

Au petit matin le rivage arrivait à eux. Le clan fuyait, se reposait un jour ou deux, l’eau le rejoignait. Bientôt il fut rattrapé par des bandes inconnues, groupes sans terre, créant la colère d’autres tribus qui ne voulaient pas que leurs récoltes, leur gibier, ne leur soient volés. Ceux du clan de Reck étaient épuisés par leur errance. Les hommes furent tués, tous ; leurs femmes furent dispersées. Elles raconteraient longtemps l’histoire de l’eau qui vole la terre, ignorant que bien plus loin, à l’Ouest, le Bosphore s’était ouvert et déversait l’eau de la Méditerranée dans ce qui devenait la Mer Noire. L’évènement géologique aurait plusieurs conséquences, les graines sacrées seraient englouties pour longtemps, les tribus qui s’étaient installées là et commençaient leur sédentarisation s’en détourneraient à jamais redevenant pour des millénaires des errants refusant une malédiction oubliée. Leurs enfants à leur tour parleraient de l’histoire devenue conte et bientôt légende, celle du Déluge¹.

¹ Le Déluge est décrit dans plusieurs textes dont la Bible et la saga de Gilgamesh d’Uruk. Le remplissage brutal de la Mer Noire par les eaux de la Méditerranée au travers du Bosphore a eu lieu il y a environ 7 500 ans. Un lac d’eau douce préexistait, son niveau était inférieur d’une centaine de mètres à celui de la Méditerranée.

Chapitre 2. La Fin des Nations

Préambule

Les entêtes situent le lieu d'un évènement et sa date à partir du premier janvier de la Fin des Nations².

Sichuan. Le premier mars

Le Sichuan était un des derniers grands greniers à blé de la Chine, il n'avait pas été touché par cette guerre qui privilégiait les bombardements nucléaires sur des objectifs industriels et militaires. Alors qu'un printemps pluvieux s'immisçait au travers de l'hiver le petit village entouré de crêtes s'éveillait sous la pluie et la neige mêlées. Les enfants encapuchonnés quittaient maisons et fermes, traversaient les champs détrempés pour rejoindre l'école.

Le missile transperça les nuages bas, s'enfonça dans le lac puis dans la terre meuble et enfin perfora la roche. Un bref geyser jaillit, la terre trembla un peu. Des villageois sortirent de chez eux, plus surpris qu'inquiets, garçonnets et fillettes se tournaient vers la colonne de fumée maigrelette, elle désignait la zone de l'impact. La bombe explosa. En quelques infimes fractions de temps, la chaleur augmenta de dizaines de milliers de degrés, créa un cratère bouillant de plus de cinq cents mètres de diamètre, les roches se transformèrent en projectiles incendiaires qui pilonnaient les environs. La terre irradiée, pulvérisée couvrirait des milliers de kilomètres carrés. Une énorme quantité de poussière monta jusqu'à quarante kilomètres d'altitude pour rejoindre les autres

lithométéores³ et commençait à obscurcir le ciel déjà bien chargé. L'explosion fut baptisée *l'aube de l'automne nucléaire*.

Kerguelen⁴. Le premier mars

Les capteurs de la base des Kerguelen analysaient les secousses sismiques. Une alarme retentit alors qu'ils enregistraient une explosion d'une rare intensité. Le physicien de permanence interrompit sa discussion avec le responsable de la lutte contre le réchauffement climatique, sujet bien secondaire en ce moment. Il nota l'endroit de la déflagration : le lieu ne paraissait pas avoir d'intérêt stratégique et l'heure n'était pas aux expérimentations, il pouvait s'agir d'une erreur de tir, elles étaient rares. Malgré une curiosité émoussée il observait le graphe des ondes sismiques qui au lieu de s'atténuer reprenaient de l'ampleur.

L'homme fronça les sourcils : on s'écartait du schéma de la signature d'une explosion, il afficha la géosphère sur son écran pour visualiser le trajet des vibrations. Elles se répandaient suivant une ligne Nord-Ouest Sud-Est et s'accroissaient. Il diminua l'échelle de la carte, une sueur froide perla de son front alors qu'il frappait sur le bouton d'alarme. L'explosion avait agi comme un coup de hache dans une bûche : lorsqu'on frappe dans la bonne fissure, le morceau de bois vole en éclats. Il prit le micro sans laisser place aux politesses d'usage et dit sobrement.

— Une bombe de forte puissance a explosé dans le Sichuan, elle déclenche un tremblement de terre. Le barrage des Trois Gorges⁵ va être impacté.

Un silence succéda aux paroles. Une voix s'éleva enfin.

— Niveau de probabilité ?

— Quatre-vingt-dix-huit pourcents.

— Quand ?

— Environ trois minutes d'après les modèles de prévision.

Le visage de l'homme apparut à l'écran, il murmura pour lui-même autant que pour son interlocuteur.

— Nous devons prévenir les chinois.

— Les données sismiques sont en accès libre : ils sont déjà au courant.

— Bien. J'avertis le gouvernement.

Alors que l'écran s'éteignait, le physicien se tourna vers son invité.

— Qu'en penses-tu, Yoann ?

— Jusqu'où ira la folie des hommes ...

— La fin est proche selon toi ?

— L'équilibre des destructions se rétablit, l'Europe entre dans le champ diplomatique, le prochain cessez-le-feu pourrait être le bon si la peur l'emporte sur l'envie de vengeance.

La crevasse se propagea sur plus de cinq cents kilomètres, formant un dénivelé de plusieurs mètres ou un cisaillement d'autant. Lorsqu'il rejoignit le barrage des Trois Gorges le séisme avait perdu de son intensité, il restait toutefois assez puissant pour atteindre le but de ceux qui l'avaient programmé. Le lac de retenue trembla, l'édifice ne frémit qu'à peine. Personne n'entendit les crissements imperceptibles noyés dans le grondement des turbines, des brèches infimes lézardèrent le mur de l'édifice, l'eau commença à suinter.

Les ingénieurs qui avaient conçu l'ouvrage avaient prévu la possibilité du tremblement de terre. Dans les entrailles de l'édifice les contremesures se déclenchaient : des vannes s'ouvraient, des mètres cubes de sable et de gravier s'écoulaient dans les fissures, du ciment à prise rapide aussi. Une course contre le temps s'établissait entre l'eau qui érodait et le béton qui se formait. Le tremblement de terre à lui seul n'avait pas réussi à détruire l'ouvrage. La seconde attaque allait commencer.

Barrage des Trois Gorges. Le 2 mars, 11 heure

Ils étaient assis autour de la table de réunion, encadrant une femme mince en treillis, aux cheveux mi- longs, les traits fatigués. Elle faisait face à un pavé d'écrans. Des barrages apparaissaient sur les quinze premiers d'entre eux, le seizième montrait celui des Trois Gorges. En cette saison de fonte des neiges il était presque à son niveau maximal. Le hurlement des sirènes leur parvenait assourdi par les vitres blindées du QG.

— Résumons : les capacités d'autoréparation du barrage fonctionnent, qu'en est-il des barrages secondaires⁶ ?

— Les quelques radars basse altitude survivants viennent de détecter des vagues massives de missiles de croisière. Nous n'avons aucun doute quant à leur but.

— Depuis que nous sommes arrivés combien de barrages secondaires avons-nous sécurisés ?

— Les six les plus proches sont protégés par nos batteries de missiles anti missiles, le septième le sera dans quelques heures, pour le plus lointain il faudra compter une semaine. Pour le moment ils sont défendus par des batteries de mitrailleuses lourdes.

— Pourquoi avons-nous retiré les défenses initiales !

— Nous gérons les urgences, vous le savez.

— Que donnent les simulations ?

— Impossible de toutes les résumer, il n'y a pas deux barrages secondaires ayant la même contenance. En première approximation, si cinq d'entre eux sont détruits suivant une chronologie précise, les Trois Gorges, affaiblies comme elles le sont aujourd'hui, seront détruites. Je serais à la place de nos ennemis, je frapperais dès que possible.

— Sommes-nous parvenus à joindre l'état-major général ?

— Nous l'avons perdu depuis une demi-heure. A se demander s'il n'a pas disparu.

— Etrange ...

Barrage des Trois Gorges. Le 2 mars, 11 heure 12

La générale regardait le mur d'images, elle parla d'une voix calme :

— C'est parti.

Tous se tournèrent vers les écrans. Les drones filmaient les sites : des soldats, assis derrière leurs mitrailleuses lourdes tiraient en direction de traits presque invisibles tant ils étaient rapides. Miraculeusement un missile de croisière explosa en vol, les trois suivants percutèrent le centre du barrage secondaire.

— C'était bien le barrage le plus éloigné ?

— Oui.

— Sa vague est sensée arriver quand ?

Un homme habillé en civil lui répondit.

— Dans vingt-cinq minutes.

La générale reprit :

— Vous interdisez à tout véhicule de descendre vers le lac ou la vallée.

— Le bus du médecin est à moins d'un kilomètre de notre QG ?

— Fort bien, vous lui donnez une escorte pour l'amener ici.

Leur attention se reporta sur les écrans :

Le trois explosa sous leurs yeux, lâchant à son tour le contenu de son lac de retenue. Le civil intervint :

— Les deux explosions sont parfaitement coordonnées, les deux vagues vont arriver en même temps ...

— Le numéro quatre est théoriquement sécurisé. Leurs regards se tournaient vers l'écran correspondant. Ils virent une salve d'une trentaine de missiles anti missile quitter leur rampe et entendirent des explosions. Le responsable du site intervint :

— Attaque parée, nous avons des réserves de munition. Nous tiendrons.

Des spots pulsaient sur les écrans montrant les barrages qui devaient être attaqués.

Les responsables de site parlaient les uns après les autres.

- Le cinq détruit,
- Le six sauvé.
- Le sept sauvé.
- Huit et neuf détruits.
- Onze sauvé.
- Douze sauvé.
- Dix détruit.
- Treize sauvé.
- Quatorze : pas d'attaque dans les délais,
- Quinze, idem.

La femme reprit :

- Où en sommes-nous ?

— Les un, trois, cinq, huit, neuf et dix sont détruits, le mascaret

arrive dans dix-huit minutes.

— Les Trois Gorges ne tiendront pas même si nous ouvrons toutes

les turbines à fond ?

— C'est déjà fait mais trop tard. Le débit n'est pas assez fort pour

faire diminuer le niveau dans les temps.

- Bien. Ouvrez les écluses⁷.

— C'est impossible, les systèmes de contrôle vont nous bloquer.

— Contournez-les.

— Nous allons noyer des millions de personnes !

— Moins que si le barrage cède d'un coup.

— Nous pouvons nous opposer à votre décision !

Elle parla posément.

— Faites-le, ça libérera ma conscience. Je prends l'entière responsabilité de cet ordre, je sacrifie cinq ou six millions de vies et j'espère ainsi en sauver bien plus. Chaque seconde compte. Exécution.

Un bref silence suivit puis des hommes quittèrent la salle pour reprendre leur poste.

— Que donnent les simulations dans la configuration actuelle ?

— Le barrage s'écroulera un peu plus lentement que prévu, le raz de marée sera moins puissant.

— Qu'est-il arrivé au barrage numéro deux ?

— Nos défenseurs ont réussi à le protéger.

— Des mitrailleuses lourdes contre une volée de missiles ?

— C'est un miracle. Il en arrive parfois.

— Je n'y crois pas trop. Imaginez que ce barrage cède alors que les secours sont dans la vallée ? Ce serait un massacre de plus. Consacrez tous vos moyens amont pour le protéger.

Hors du contexte dramatique, un paysage somptueux se dessinait : les vingt-six turbines fonctionnaient à pleine puissance, rejetant l'eau quatre-vingts mètres plus bas. Spectacle unique et éphémère : les portes monumentales des écluses, chacune d'elle avait de plus de vingt-cinq mètres de haut, s'ouvraient simultanément donnant naissance de chaque côté du barrage à deux fleuves géants. Les caméras montraient les péniches qui avaient été bloquées : elles descendaient ingouvernables, surfant sur la déferlante, l'une d'elles heurta une pile de béton et se cassa en deux en déversant sa cargaison de sable, une quinzaine d'hommes s'agita un très bref instant avant de disparaître dans les remous.

— J'avais ordonné qu'on évacue les bateliers ...

— Ils avaient trop peur pour abandonner leurs biens, ils ont fait semblant de le faire et sont revenus pour se protéger des pillards à moins que ce ne soient ces derniers que nous voyons.

Barrage des Trois Gorges. Le 2 mars, 11 heure 16

Depuis quelques minutes le flux de véhicules descendants avait cessé. Sur chaque route dévalant dans la vallée du Yang Tsé on voyait défiler une noria de camions qui

remontaient chargés d'une cargaison de femmes, d'hommes et d'enfants effrayés. Sur le lac de retenue des bateaux dérivait dans le courant soudain et menaçaient de chavirer ou de s'engouffrer dans les deux escaliers d'écluse. La pluie ajouta ses touches grises et désespérantes au paysage désolé. Un autobus coincé dans les flots de véhicules descendait centimètre par centimètre, constamment bloqué par le flux montant, deux motards lui ouvraient la voie. Il quitta la route principale, fut arrêté au portail de contrôle. Alors que sa porte s'ouvrait, une jeune femme noire sauta et courut vers un homme en treillis. Il l'accueillit :

— Bienvenue, nous désespérons de vous voir arriver.

— Pourquoi avez-vous fait appel à moi ?

— Nous réquisitionnons tous les médecins des environs. Vous êtes mademoiselle Ithiya Njoya Obongué ?

— Oui. Pourquoi ?

— Le barrage va s'écrouler dans moins de dix minutes et l'horreur arrive. Nous allons recueillir beaucoup d'enfants. Lorsque la capacité de votre bus sera atteinte vous retournerez à Hong Kong.

En nous aidant vous sauverez plus de vies que vous ne le ferrez plus jamais. Venez.

Sans même vérifier qu'elle le suivait, il se dirigea vers un bâtiment vitré, sorte de tour de contrôle dont on aurait oublié de bâtir le pied. Après avoir traversé une salle remplie d'hommes et de femmes affairés qui murmuraient dans leur casque de communication, ils s'installèrent à une table libre. L'officier afficha une carte et lui résuma la situation.

— Dans huit minutes la plus grande noyade que le monde ait jamais connue va commencer.

— Vous ne pouviez rien faire ?

— Nous sommes arrivés ici il y a quelques jours. Elle a compris l'importance de reconstituer les protections des barrages secondaires, c'était trop tard, elle le savait. Nous

avons réquisitionné tous les moyens de transport pour sauver les habitants de la vallée.

— Vous n’avez pas donné l’alarme ?

— Elle a réfléchi à la question et a décidé de ne pas le faire. Je suis convaincu que notre générale a pris la bonne décision, elle voulait faire un maximum de choses avant que la panique arrive.

— Comment peut-on faire ça ?

— Vous voulez parler de la guerre ? La première volée de bombes suffit, le reste suit. Nous ne sommes d’ailleurs plus sûrs de savoir qui a commencé. D’étranges bruits courent : un sous-marin indien aurait été détourné avant d’envoyer ses missiles sur les plus grandes métropoles chinoises. Pourvu que cette version soit la bonne. Si l’Inde n’est pas l’initiateur du conflit il y a une chance que les négociations aboutissent.

— Vous avez une idée du vrai agresseur dans ce cas ?

— Personnellement non, d’après certaines rumeurs ce serait une secte religieuse, laquelle ? Il y en a tellement.

— Quand connaissons-nous la vérité ?

— *L’histoire est écrite par les vainqueurs⁸*, si c’est nous, les autres seront des criminels. Dans le cas contraire, ils auront fait une campagne de génie.

— Et le cessez-le-feu ?

L’homme soupira.

— Le septième ... le huitième ? Je ne sais plus et ce qui arrive ne va pas faciliter les choses.

Les sirènes commencèrent à hurler.

— Venez avec moi, nous allons assister au plus grand assassinat de l’histoire de l’humanité.

Barrage des Trois Gorges. Le 2 mars, 11 heure 36

Des groupes de militaires émergeaient des différents bâtiments, sortaient des tunnels et se dirigeaient vers la plate-forme surplombant la vallée. Au milieu de cette foule

soudaine, une femme tranchait attirant d'évidence autant de respect que de déférence, les hommes s'effaçaient à son arrivée et elle se trouva bientôt au centre d'un parapet. Un brouhaha triste lui parvenait malgré les bruits de cascade, puis un frémissement. Tous se penchaient et regardaient en amont. Comme les autres, Ino reporta son attention sur le lac de retenue : un bateau rouge et joufflu à cinq ponts le traversait. Les passagers grouillaient. Le bâtiment luttait contre les courants dus à l'ouverture des écluses et frôlait la crête de l'ouvrage pour les éviter. Elle prit conscience qu'une ligne noire se matérialisait à l'horizon, grossissait en approchant de la muraille de béton. En la comparant avec la taille du bateau, elle estima que la vague qui arrivait avait plus de douze mètres de haut, qu'une autre suivait et la rejoignait. Les deux masses liquides fusionnèrent en une unique barre d'eau, plus grande, plus puissante. Le navire s'éleva sur sa crête et se coucha alors que la vague courait et frappait le barrage branlant, faisant jaillir des embruns surplombant l'ouvrage d'un immense rideau blanc s'affaissant avec une grâce infinie et terrifiante. Lorsqu'il retomba, le voile de béton apparut, ébréché tandis que le bateau l'effleurait. Les blocs de mortier et d'acier commencèrent à tomber. Les milliards de tonnes d'eau allaient s'emparer de la vallée. Tous observaient le fleuve monstrueux envahir son lit, les maisons explosaient lorsqu'elles étaient atteintes par les déferlantes. Plus tard, la femme se retourna, elle parlait avec autorité, les observateurs partaient rejoindre les différents bâtiments.

Barrage des Trois Gorges. Le 2 mars, 11 heure 41

Lorsqu'ils eurent disparu, elle s'approcha d'Ithiya Njoya Obongué.

— Bonjour Mademoiselle, je suis le général Lè Zheng. Vous avez fait vite pour nous rejoindre.

Le ton était doux, il dégagait une qualité d'attention rare tout à fait inattendue en cet instant, qui ne se mariait ni avec le visage fatigué ni avec l'image qu'Ino pouvait se faire d'un général.

— Nous avons besoin de vous. Je suis obligée de repartir à mon poste. Mon ordonnance va vous montrer votre chambre.

Après un instant d'hésitation elle ajouta.

— Si vous le voulez bien retrouvez-moi ici à une heure, nous déjeunerons au mess.

La jeune femme ne s'attendait pas à l'invitation.

— Volontiers.

L'officier fit signe à l'homme et lui demanda d'accompagner la jeune femme jusqu'à son logement. Ils partirent.

— Vous saviez qui était Lè Zheng avant d'arriver ici ?

— J'ai entendu qu'elle devenait une légende depuis la bataille du col de Nathula⁹.

— Oui, j'y étais.

Il resta songeur une seconde ...

— Savez-vous ce qu'est un régiment de train ?

— Aucune idée.

— Nous assurons la logistique. Notre devoir est d'apporter tout le soutien opérationnel aux troupes de choc, en vivres, en munitions, en carburant. Cette guerre est inédite : avec les moyens de surveillance actuels, chaque regroupement de troupe est détecté et anéanti. Nous nous sommes adaptés. Le tabou nucléaire a cédé, les bombes tombent sur chaque rassemblement militaire de plus de quelques milliers d'hommes, les centres de commandement deviennent virtuels, invisibles alors des tirs sont faits par déduction, beaucoup au hasard, souvent sur des leurres.

Le soldat marqua une pause :

— Pourquoi êtes-vous là ?

— J'étais à Hong Kong, dans une ville qui statistiquement devait être carbonisée. Je n'avais aucun moyen de partir. Il y avait mieux à faire que d'attendre la mort. Je me suis portée volontaire pour secourir les blessés.

En parcourant les deux cents mètres les séparant des souterrains, il lui raconta ce qui avait amené le régiment et son chef à la gloire.

— Je reviens quelques mois en arrière. Un nouveau colonel est arrivé. Elle était issue du rang, parlait peu, avec beaucoup de bienveillance. Elle avait consulté nos dossiers, elle pouvait prendre quelques secondes pour tenter de reconforter ceux dont la famille avait été anéantie. Elle nous a rappelé que nous n'étions pas des manutentionnaires en uniforme mais des soldats. Au-delà des bombardements massifs il y a aussi une bataille de territoire.

Elle nous y a préparés par l'exemple en s'entraînant chaque jour.

Elle a su nous organiser : les drones, les camions, les trains, elle pensait à tout. Pendant trois mois nous avons apporté un support sans faille aux troupes de choc sur des milliers de kilomètres dans les montagnes, avec une efficacité dont nous ne nous croyions pas capables. Un jour elle nous a appelés. Elle n'a dit que quelques mots : nous devons défendre le col de Nathula vingt-quatre heures, le temps que la *cavalerie* arrive. Elle a donné un ordre incroyable : nous devons y aller très vite, sans rien emporter.

C'était étrange : pourquoi marcher au-devant de l'ennemi sans armes ? Et nous y sommes allés, sans hésiter. Avec mon groupe d'une centaine d'hommes, nous nous sommes dépouillés de tout, jusqu'à nos radios, comme elle l'exigeait. Nous avons avancé plus de douze heures, parcourant des kilomètres de montagne, de glace et de froid. Nous sommes passés de deux mille à plus de quatre mille mètres d'altitude. Au petit matin, nous sommes arrivés en haut du col, exténués, dans nos combinaisons de survie, persuadés

d'être les premiers. Une plaque de neige est tombée, elle est apparue. Elle a souri, cinq ou six cents hommes s'extirpaient de trous de neige, elle nous a donné quelques instructions pour nous disposer et m'a fait signe de monter avec elle à flanc de montagne.

Elle s'est installée dans un creux, a sorti ses jumelles, a observé la vallée longtemps et me les a passées. Au début je n'ai rien vu puis j'ai distingué quelques mouvements furtifs, des taches blanches montaient et s'aplatissaient derrière les rochers, nos ennemis étaient à quelques centaines de mètres. Je l'ai observée, ses yeux pétillaient, nos adversaires étaient sur nous, nous n'avions pas d'arme. Elle paraissait détendue. Elle a sorti sa radio, a transmis un seul signal, m'a offert une cigarette, elle en a pris une et nous avons fumé en silence en prenant garde de nous dissimuler. Je la finissais lorsque j'ai entendu un bruit d'impact amorti par la neige.

Je me suis retourné, je n'ai rien vu tout d'abord. Puis, le même bruit ; cette fois-ci j'ai distingué un gros cylindre blanc s'enfonçant dans la poudreuse, j'ai levé les yeux : une forme furtive basculait vers la vallée, un drone avait largué sa cargaison, il virait de bord en restant hors de vue de nos adversaires. Lè Zheng me fit un signe, une ligne d'avions sans pilote arrivait, presque invisibles, chacun d'eux larguait armes et munitions, faisait un virage sur l'aile et plongeait en vol plané vers le bas.

Elle murmura.

— J'ai demandé une analyse météo : un vent de montagne pouvait porter les drones sans qu'ils consomment de combustible ou presque. Ils rasant la montagne depuis des heures, sans communication, indétectables aux yeux comme aux radars. Ils ont porté les équipements jusqu'à nous alors que nos ennemis s'ils nous ont repérés, nous croient désarmés.

— C'était un pari magnifique. Nos réflexes de troupes de soutien ont repris le dessus, des hommes formaient des